



**ACADÉMIE
DE NICE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

**ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS:
LISTE DES OEUVRES
SESSION 2022**

NOM : **Prénom :**

Établissement et ville : Lycée Apollinaire, Nice

Voie générale **Classe : 604 (1^{ère} 4)**

Remarques en lien avec une situation particulière :

Œuvre choisie par le candidat pour la seconde partie de l'épreuve:

Auteur :

Titre :

Nom du professeur : Mme AFROUNN-ALABOUCH

Signature du professeur :

Signature et cachet du Chef d'Établissement :

EXPLICATIONS LINÉAIRES pour la première partie de l'épreuve

Le candidat présente des textes photocopiés.

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle.

Extraits de l'œuvre intégrale : La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette (1678), édition Belin Gallimard 2020.

- Texte n°1 (le bal) : Première partie, depuis « Elle passa tout le jour des fiançailles... » jusqu'à « vous le connaissez sans jamais l'avoir vu. », p. 35, l. 675 à 710.
- Texte n°2 (le vol du portrait) : Deuxième partie, depuis « Il y avait longtemps que monsieur de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de madame de Clèves » (l.716, p. 87), jusqu'à « je n'ose vous en demander davantage. » (l. 743, p. 88).
- Texte n°3 (l'aveu) : Quatrième partie, depuis « J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. », jusqu'à « dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. » (l.1007-1034, p.195-6).

Extraits du parcours : INDIVIDU, MORALE ET SOCIÉTÉ

- Texte n°1 : Gustave Flaubert, Madame Bovary (1857), 2^{ème} partie, chapitre 9, depuis « D'abord, ce fut comme un étourdissement... » jusqu'à « ...sans trouble. »
- Texte n°2 : Montesquieu, Les Lettres persanes (1721), lettre CLXI, de Roxane à Usbek (en intégralité).

Lecture cursive : L'élégance du hérisson de Muriel Barbery (2006).

L'œuvre a été choisie pour les relations qu'elle entretient avec le thème du parcours.

EXPLICATIONS LINÉAIRES pour la première partie de l'épreuve

Le candidat présente des textes photocopiés.

Objet d'étude : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle.

Extraits de l'œuvre intégrale : Alcools, Guillaume Apollinaire, édition Belin Gallimard, 2020.

- Texte n°1 : « Le Pont Mirabeau », p. 20-21.
- Texte n°2 : « Le brasier », p.113.
- Texte n°3 : « Automne malade », p. 168.

Extraits du parcours : MODERNITÉ POÉTIQUE ?

- Texte n°1 : Alphonse de Lamartine, Le Lac, Méditations poétiques (1820), de l'incipit à « Des plus beaux de nos jours ! »
- Texte n°2 : Blaise Cendrars, La Prose du Transsibérien, vers 157-192, depuis « Je suis en route [...] » à « S'enfuient ».

Lecture cursive : La Prose du transsibérien de Blaise Cendrars (1913).

L'œuvre a été choisie pour les relations qu'elle entretient avec le thème du parcours.

EXPLICATIONS LINÉAIRES pour la première partie de l'épreuve

Le candidat présente des textes photocopiés.

Objet d'étude : Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle.

Extraits de l'œuvre intégrale : Le Malade imaginaire, Molière, carrés classiques, Nathan 2020.

- Texte n°1 : extrait de la scène 5 de l'acte I, depuis « TOINETTE. - Quoi ? Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? », jusqu'à « TOINETTE. - à la santé de son père. » - Édition Nathan, « Carrés classiques » p. 33-34, l.68-94.
- Texte n°2 : extrait de la scène 5 de l'acte II, depuis « Argan- Allons, saluez monsieur. », jusqu'à « Toinette, en le raillant. – Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses. » - Édition Nathan, « Carrés classiques » p. 70, l.54 à 78.
- Texte n°3 : extrait de la scène 10 de l'acte III, depuis « TOINETTE. - (...) Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ? », jusqu'à « ARGAN. - Vous m'obligez beaucoup. » - Édition Nathan, Carrés classiques, p.116-117, l.67 à 87.

Lecture cursive : Le Barbier de Séville, de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1775).

L'œuvre a été choisie pour les relations qu'elle entretient avec le thème du parcours.

EXPLICATIONS LINÉAIRES pour la première partie de l'épreuve

Le candidat présente des textes photocopiés.

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle.

Extraits de l'œuvre intégrale : Discours des Droits de la Femme et de la Citoyenne, Olympe DE GOUGES, Étonnants classiques, Flammarion 2021.

- Texte n°1 : « Les Droits de la Femme », depuis « Homme, es-tu capable d'être juste ? », à « [...] il prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus. », p.47.
- Texte n°2 : la Déclaration des Droits de la Femme, articles 7 à 11 (inclus), p. 51-52.
- Texte n°3 : Le postambule, depuis « Femme, réveille-toi », à « [...] il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir. », p. 54-55.

Lecture cursive : Le Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire (1950).

L'œuvre a été choisie pour les relations qu'elle entretient avec le thème du parcours.

SECONDE PARTIE DE L'ORAL : présentation d'une œuvre choisie suivie d'un entretien.

Le candidat peut se munir de l'œuvre retenue.

Liste des œuvres proposées par l'enseignant au titre des lectures cursives obligatoires ainsi que celles qui ont été étudiées en classe :

- La Princesse de Clèves de Madame de Lafayette (1678), édition Belin Gallimard 2020.
- L'élégance du hérisson de Muriel Barbery (2006).
- Alcools de Guillaume Apollinaire (1913), édition Belin Gallimard, 2020.
- La Prose du transsibérien de Blaise Cendrars (1913).
- Le Malade imaginaire de Molière (1673), collection *Carrés classiques*, Nathan 2020.
- Le Barbier de Séville, de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1775).
- Discours des Droits de la Femme et de la Citoyenne d'Olympe DE GOUGES, Étonnants classiques, Flammarion 2021.
- Le Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire (1950).

Extrait n°1 du parcours : INDIVIDU, MORALE ET SOCIÉTÉ

D'abord, ce fut comme un étourdissement ; elle voyait les arbres, les chemins, les fossés, Rodolphe, et elle sentait encore l'étreinte de ses bras, tandis que le feuillage frémissait et que les joncs sifflaient.

5 Mais, en s'apercevant dans la glace, elle s'étonna de son visage. Jamais elle n'avait eu les yeux si grands, si noirs, ni d'une telle profondeur. Quelque chose de subtil épandu sur sa personne la transfigurait.

Elle se répétait : « J'ai un amant ! un amant ! » se délectant à cette idée comme à celle d'une autre puberté qui lui serait survenue. Elle allait donc posséder enfin ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré. Elle entraînait dans
10 quelque chose de merveilleux où tout serait passion, extase, délire ; une immensité bleuâtre l'entourait, les sommets du sentiment étincelaient sous sa pensée, et l'existence ordinaire n'apparaissait qu'au loin, tout en bas, dans l'ombre, entre les intervalles de ces hauteurs.

Alors elle se rappela les héroïnes des livres qu'elle avait lus, et la légion lyrique
15 de ces femmes adultères se mit à chanter dans sa mémoire avec des voix de sœurs qui la charmaient. Elle devenait elle-même comme une partie véritable de ces imaginations et réalisait la longue rêverie de sa jeunesse, en se considérant dans ce type d'amoureuse qu'elle avait tant envié. D'ailleurs, Emma éprouvait une satisfaction de vengeance. N'avait-elle pas assez souffert ! Mais elle triomphait maintenant, et
20 l'amour, si longtemps contenu, jaillissait tout entier avec des bouillonnements joyeux. Elle le savourait sans remords, sans inquiétude, sans trouble.

Gustave Flaubert (1821-1880), Madame Bovary (1857), 2ème partie, chapitre 9

Extrait n°2 du parcours : INDIVIDU, MORALE ET SOCIÉTÉ

LETTRE CLXI.

ROXANE À USBEK.

À Paris.

Oui, je t'ai trompé ; j'ai séduit tes eunuques ; je me suis jouée de ta jalousie ; et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir ; le poison va couler dans mes veines : car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre
5 s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ? Non : j'ai pu vivre dans la servitude,
10 mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la nature ; et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâces encore du sacrifice que je t'ai fait ; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle ; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la terre ; enfin de ce que j'ai profané la
15 vertu en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux ; tu me croyais trompée, et je te trompais.

20 Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rébiab 1, 1720.

Montesquieu, Les Lettres persanes (1721), lettre CLXI.

Extrait n° 1 de l'œuvre intégrale : La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

– Pour moi, Madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

– Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

– Je vous assure, Madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

– Vous devinez fort bien, répondit Mme la dauphine ; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves, première partie.

Extrait n° 2 de l'œuvre intégrale : La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette

Il y avait longtemps que monsieur de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était à monsieur de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé ; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

5 Madame la dauphine était assise sur le lit, et parlait bas à madame de Clèves, qui était debout devant elle. Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait, et elle en fut si troublée, que madame la Dauphine remarqua qu'elle
10 ne l'écoutait pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. Monsieur de Nemours se tourna à ces paroles ; il rencontra les yeux de madame de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée. La raison voulait qu'elle demandât son portrait ; mais en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les
15 sentiments que ce prince avait pour elle, et en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. Monsieur de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause s'approcha d'elle, et lui dit tout bas :

20 - Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage.

Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves, deuxième partie.

Extrait n° 3 de l'œuvre intégrale : La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette

— J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. Rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux. Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais
5 plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me *donna* cette lettre de madame de Thémynes, que l'on disait qui s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait
10 croire que c'est le plus grand de tous les maux.

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez ; mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent. Dans cet état néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais
15 même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari, quand on n'a à lui reprocher que de n'avoir plus d'amour ? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours monsieur de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre ? Il est impossible, continua-t-elle,
20 de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais.

Madame de Lafayette, La Princesse de Clèves, quatrième partie.

Extrait n°1 de l'œuvre intégrale : Alcools de Guillaume Apollinaire.

Le Pont Mirabeau

5 Sous le pont Mirabeau coule la Seine
 Et nos amours
 Faut-il qu'il m'en souviene
 La joie venait toujours après la peine

10 Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

 Les mains dans les mains restons face à face
 Tandis que sous
 Le pont de nos bras passe
 Des éternels regards l'onde si lasse

15 Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

20 L'amour s'en va comme cette eau courante
 L'amour s'en va
 Comme la vie est lente
 Et comme l'Espérance est violente

25 Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

30 Passent les jours et passent les semaines
 Ni temps passé
 Ni les amours reviennent
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine

 Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, Alcools, 1913.

Extrait n°2 de l'œuvre intégrale : Alcools de Guillaume Apollinaire.

Le Brasier

À Paul-Napoléon Roinard

5 J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux

10 Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se mêle au hennissement mâle
Des centaures dans leurs haras
Et des grand'plaintes végétales

15 Où sont ces têtes que j'avais
Où est le Dieu de ma jeunesse
L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent
Mon âme au soleil se dévêt

20 Dans la plaine ont poussé des flammes
Nos cœurs pendent aux citronniers
Les têtes coupées qui m'acclament
Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes

25

30 Le fleuve épinglé sur la ville
T'y fixe comme un vêtement
Partant à l'amphion docile
Tu subis tous les tons charmants
Qui rendent les pierres agiles

Guillaume Apollinaire, Alcools, 1913.

Extrait n°3 de l'œuvre intégrale : Alcools de Guillaume Apollinaire.

Automne malade

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies
Quand il aura neigé
5 Dans les vergers

Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
10 Au fond du ciel
Des éperviers planent
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

15 Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
Les fruits tombant sans qu'on les cueille
20 Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille

25 Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

Guillaume Apollinaire, Alcools, 1913.

Extrait n°1 du parcours : MODERNITÉ POÉTIQUE ?

Le Lac.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

5

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

10

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

15

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

20

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

25

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours ! »

Alphonse de Lamartine, Méditations poétiques, 1820.

Extrait n°2 du parcours : MODERNITÉ POÉTIQUE ?

Je suis en route...

Je suis en route

J'ai toujours été en route

5 Je suis en route avec la petite Jehanne de France.

Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues

Le train retombe sur ses roues

Le train retombe toujours sur toutes ses roues.

10

“Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ?”

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours

15 Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie, du Sacré-Cœur contre lequel tu t'es blottie

Paris a disparu et son énorme flambée

Il n'y a plus que les cendres continues

La pluie qui tombe

La tourbe qui se gonfle

20 La Sibérie qui tourne

Les lourdes nappes de neige qui remontent

Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans l'air bleui

Le train palpite au cœur des horizons plombés

Et ton chagrin ricane...

25

“Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ?”

Les inquiétudes

Oublie les inquiétudes

30 Toutes les gares lézardées obliques sur la route

Les fils télégraphiques auxquels elles pendent

Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent

Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main sadique tourmente

Dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie

35 S'enfuient

Blaise Cendrars, La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France, vers 157-192, 1913.

Extrait n°1 de l'œuvre intégrale : Le Malade imaginaire de Molière

TOINETTE. – Quoi ? Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN. – Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

5 **TOINETTE.** – Mon Dieu ! tout doux : vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

10 **ARGAN.** – Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE. – Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience : est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN. – Comment, coquine, si je suis malade ? si je suis malade, impudente ?

15 **TOINETTE.** – Hé bien ! oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus ; oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN. – C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

Molière, Le Malade imaginaire, extrait de l'acte I, scène 5

Extrait n°2 de l'œuvre intégrale : Le Malade imaginaire de Molière

ARGAN, à *Angélique*.

Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS, à *monsieur Diafoirus*.

Baiserai-je ?

5 **MONSIEUR DIAFOIRUS.**

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à *Angélique*.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN, à *Thomas Diafoirus*.

10 Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

15 **THOMAS DIAFOIRUS.**

Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS.

20 Mademoiselle, ni plus ni moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant
25 tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et mari.

TOINETTE, *en le raillant*.

Voilà ce que c'est que d'étudier ! on apprend à dire de belles choses.

Extrait n°3 de l'œuvre intégrale : Le Malade imaginaire de Molière

TOINETTE. – (...) Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN. – Il m'ordonne du potage.

TOINETTE. – Ignorant.

5 **ARGAN.** – De la volaille.

TOINETTE. – Ignorant.

ARGAN. – Du veau.

TOINETTE. – Ignorant.

ARGAN. – Des bouillons.

10 **TOINETTE.** – Ignorant.

ARGAN. – Des œufs frais.

TOINETTE. – Ignorant.

ARGAN. – Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE. – Ignorant.

15 **ARGAN.** – Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE. – *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur ; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je
20 viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN. – Vous m'obligez beaucoup.

Molière, Le Malade imaginaire, extrait de l'acte III, scène 10.

Extrait n°1 de l'œuvre intégrale : Discours des Droits de la Femme et de la Citoyenne, Olympe DE GOUGES.

Les Droits de la Femme.

Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas du moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans toute sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et
5 donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique.

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens ; cherche, fouille et distingue, si tu peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent
10 avec un ensemble harmonieux à ce chef-d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour
15 ne rien dire de plus.

Olympe de Gouges, Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, 1791
(extrait).

Extrait n°2 de l'œuvre intégrale : Discours des Droits de la Femme et de la Citoyenne, Olympe DE GOUGES.

Article 7- Nulle femme n'est exceptée ; elle est accusée, arrêtée, et détenue dans les cas déterminés par la loi : les femmes obéissent comme les hommes à cette loi rigoureuse.

5 **Article 8-** La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée aux femmes.

Article 9- Toute femme étant déclarée coupable, toute rigueur est exercée par la loi.

10 **Article 10-** Nul ne doit être inquiété pour ses opinions même fondamentales ; la femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit également avoir celui de monter à la tribune, pourvu que ses manifestations ne troublent pas l'ordre public établi par la loi.

15 **Article 11-** La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de la femme, puisque cette liberté assure la légitimité des pères envers leurs enfants. Toute citoyenne peut donc dire librement : *je suis mère d'un enfant qui vous appartient*, sans qu'un préjugé barbare la force à dissimuler la vérité ; sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans des cas déterminés par la loi.

Olympe de Gouges, Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, 1791
(extrait).

Extrait n°3 de l'œuvre intégrale : Discours des Droits de la Femme et de la Citoyenne, Olympe DE GOUGES.

Le postambule.

Femme, réveille-toi ; le tocsin de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a
5 eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. O femmes ! femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la Révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous
10 reste-t-il donc ? la conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine, fondée sur les sages décrets de la nature ; qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? le bon mot du législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos législateurs français, correcteurs de cette morale, longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison ne vous répètent : femmes,
15 qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Tout, auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinaient, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence en contradiction avec leurs principes ; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles
20 adorateurs rampant à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir.

Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791
(extrait).

